



Muriel Gilbert

Par l'autrice des chroniques

« Un bonbon sur la langue »

MAIS OÙ SONT PASSÉS LES S ?

*Et autres enquêtes
sur les mystères du français*



Vuibert

**MAIS OÙ SONT
PASSÉS LES S ?**

Vuibert s'engage
durablement pour l'environnement



Avertissement : le présent ouvrage adapte les chroniques diffusées sur l'antenne de RTL entre le 17 septembre 2023 et le 30 mai 2026.

Principe graphique et illustrations : Anne Mayéras
Mise en page : PCA

ISBN : 978-2-311-15235-7

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Dans le cas où le livre comporte des ressources numériques en ligne, ces dernières sont des compléments offerts à l'achat du livre. Par respect du droit d'auteurs, ces ressources sont incessibles, interdites de reproduction et réservées à un usage strictement personnel. Elles sont soumises aux conditions d'utilisation en vigueur (CGU) accessibles sur notre site et peuvent, pour des raisons commerciales, légales, d'évolution technique ou de contenu, être supprimées ou interrompues à tout moment, sans garantie de maintien ou de compensation. Dans le cas où les QR codes et liens hypertextes permettent d'accéder à des sites internet tiers, la responsabilité des éditions Vuibert n'est pas engagée, notamment quant à leur éventuel dysfonctionnement ou à leur indisponibilité d'accès.

© Vuibert, octobre 2026 – 5, allée de la 2^e DB, 75015 Paris
www.vuibert.fr

Muriel Gilbert

MAIS OÙ SONT PASSÉS LES S ?

*Et autres enquêtes
sur les mystères du français*

Vuibert

Introduction

L'orthographe du français est si alambiquée que l'on pourrait croire qu'elle a été compliquée à dessein – ce qui n'est pas tout à fait faux. Chaque samedi et dimanche matin, sur RTL, je sors ma loupe de Sherlock Holmes et ma pipe de Maigret, traquant les mots suspects et les lettres clandestines, les pedigrees douteux et les origines curieuses.

Où sont passés les S de la «boîte», de l'«hôpital» et de la «forêt»? Qui sont ces mots qui veulent dire le contraire d'eux-mêmes? Quel est ce «fors» qui ressemble tant à «fort» mais qui n'est pas lui? Julien de Bordeaux, Michelle sur Instagram, David de Melun sont en détresse linguistique : le «Bonbon sur la langue» répond à leur appel, tel un service police-secours orthographe-grammaticalo-étymologique.

Avoueraï-je? Allez, j'avoue : j'adore ça. Continuez d'envoyer vos questions, amis des mots, et menons encore beaucoup d'enquêtes. La langue française recèle des mystères palpitants... et sans fin : quelle chance!

Muriel Gilbert, été 2026

MOTS SUSPECTS

*Ils ont l'air innocent et
pourtant ils nous tendent
des pièges. Fausse familiarité,
ressemblance trompeuse,
usage bancal, identité floue,
genre hésitant... : ouvrez l'œil...
et le dictionnaire !*

bourrichon
sublime
subornation
amours





Boîte ou boîte : à qui l'accent ?

Dans la famille des fauteurs de ressemblances trompeuses, je voudrais... l'accent circonflexe. Bonne pioche ! Voyons la fourberie de celui que nos petiots appellent innocemment le « petit chapeau ». Lieu du crime : un éditorial du *Monde* de 2024, dans lequel il était question du président étatsunien Joe Biden, qui ne l'était plus pour très longtemps et qui, pour cette raison même, se voyait qualifié dans son pays de *lame duck*, ce qui se traduit par « canard boiteux ».

Drôle d'expression, qui désigne en effet tous les présidents sortants américains, entre l'élection de leur successeur et le moment, deux mois plus tard, où ils lui cèdent la place à la Maison Blanche... L'image est celle d'un malheureux palmipède infirme, donc sans défense, une proie idéale pour les prédateurs – tel un président encore en fonctions, mais qui n'a plus vraiment d'autorité.

Quel rapport avec l'accent circonflexe ? Eh bien, tout simplement, l'éditorialiste du *Monde* avait écrit « canard boîteux », avec un accent sur le *i*. Et il n'en faut pas – j'ai corrigé, bien sûr ; faute d'accent interpellée !

L'accent circonflexe, on le trouve sur le *i* de la *boîte* (la boîte à cigares, la boîte à gants, la boîte aux lettres...). *Boîte* sans accent circonflexe, c'est le verbe *boïter*, synonyme de claudiquer. Le premier porte un accent circonflexe, ce qui le différencie du second...

BOÎTE OU BOITE : À QUI L'ACCENT ?

L'accent circonflexe apparaît en français au ^{xvi}^e siècle, mais il ne s'installe vraiment dans notre langue (et uniquement sur les voyelles) qu'à partir du ^{xviii}^e. On pourrait croire que ce petit machin relève du détail, mais, en orthographe comme ailleurs, on le sait, c'est là qu'est le diable : un accent de plus ou de moins peut complètement changer le sens d'un mot ou d'une phrase, comme nous venons de le voir.

Souvent, l'accent circonflexe est la trace d'un **s** ancien disparu, comme celui de la *forêt* (on entend encore le **s** dans *forestier*) ou celui de l'*hôpital* (le **s** est resté dans *hospitalier*). La *boîte*, elle, est issue du latin *buxita*, qui apparaît en français au ^{xii}^e siècle sous la forme *boïste*. Progressivement, le **s** a cessé de se prononcer, pour finir par être remplacé par un accent circonflexe sur le **i**.

Quant au verbe *boïter*, il viendrait de l'adjectif *bot*, celui du *pied bot*, ce *bot* qui ferait également partie de la famille de la *botte*, la chaussure. Le pied bot, cette déformation du pied qui fait clopiner ceux qui en sont atteints, aurait assez logiquement donné le verbe *boïter* – sans accent circonflexe, donc, comme le canard *boiteux*.

À noter que la réforme de l'orthographe de 1990, qui n'impose rien mais liste des propositions de simplification, propose de ne pas mettre d'accent sur la *boîte* non plus. Si vous voulez éviter les mauvaises notes en dictée sans vous casser la tête, ne mettez jamais d'accent. Pour moi, il est quand même dommage de perdre cette trace de l'histoire de notre langue – mais je suis une affreuse conservatrice en matière d'orthographe, et, en l'occurrence, chacun est libre de son choix.

Je ne voudrais pas conclure cette histoire d'accent circonflexe sans rappeler l'erreur que je vois le plus souvent en la matière : cessons de confondre la *tache* de gras et la *tâche* à accomplir. Seule la seconde prend un accent, issue de l'ancienne graphie *tasche*. Comme

MOTS SUSPECTS

pour *boîte*, le **s** a disparu, remplacé par l'accent (pour les anglicistes, on trouve encore la trace de ce **s** en anglais, où la *tâche* à accomplir devient *task*).

Un truc pour mémoriser lequel des deux prend l'accent ? Dites-vous que la *tache* qui est sale s'écrit comme l'adjectif *sale*... sans accent sur le **a** !





Un genre d'amour très discret

« **U**ne question me turlupine depuis des années, m'écrit Julien, de Bordeaux. Pourquoi existe-t-il des noms communs masculins au singulier et féminins au pluriel (comme *amour* et *orgue*) ? Certains de nos contemporains diraient que ces mots sont agenres ou non binaires. »

Et si nous commençons par expliquer ce que signifie le mot *agenre* ? Il est composé de ce petit préfixe **a-**, que l'on qualifie de « privatif » (comme dans *anormal*, *aphone* ou *amnésique*), accolé au nom *genre* : *agenre* pourrait se traduire littéralement par « sans genre ». *Genre* a mille significations possibles, de « J'aime le genre humain », à « La voisine a mauvais genre » en passant par « Quel est votre genre littéraire de prédilection ? », mais le sens dont il est question ici est celui de la construction sociale de l'identité sexuelle. Pour citer Le Robert : « L'identité de genre, [c'est le] genre auquel une personne s'identifie (homme, femme, les deux à la fois, ou ni l'un ni l'autre). » Quant au second terme employé par Julien, *non binaire*, il « se dit des personnes dont l'identité de genre se situe en dehors du modèle de genre binaire homme ou femme ».

Le genre des mots fait partie des curiosités de notre langue farceuse, et pas seulement pour les étrangers qui ont le mérite d'essayer de la maîtriser sans être tombés dedans quand ils étaient petits. Tous ceux qui ont grandi en France savent que l'on dit un fauteuil mais une

MOTS SUSPECTS

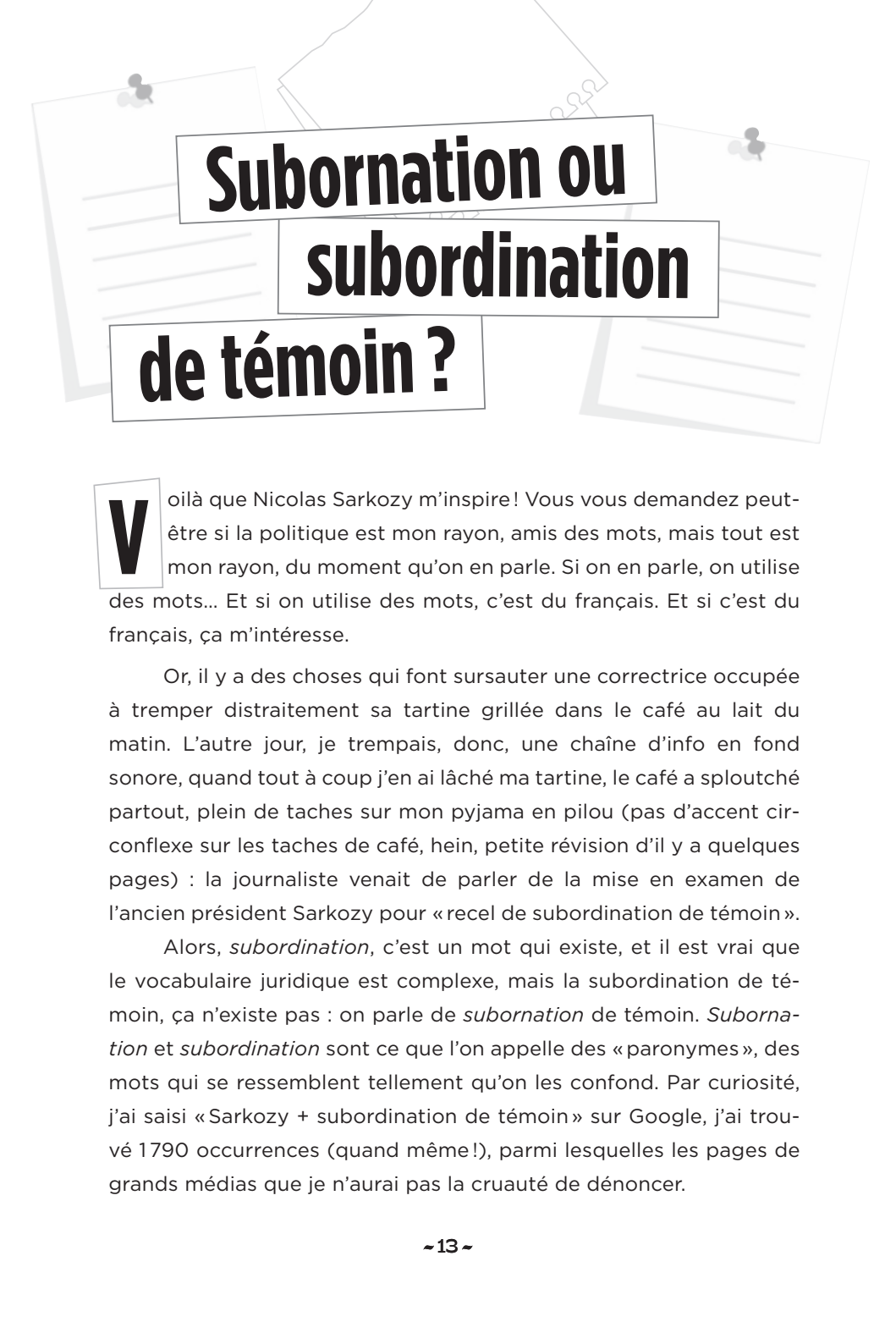
chaise, une tulipe mais un œillet. En revanche, je vois bien souvent des erreurs sur le genre d'*haltère*, par exemple, d'*oasis*, d'*augure* ou d'*armistice* (à toutes fins utiles, on dit un haltère, une oasis, un augure et un armistice).

On parle souvent également des mots «épiciens», ceux qui sont identiques au masculin et au féminin, comme les prénoms Camille, Claude ou Dominique, et les noms communs *enfant*, *spécialiste*, *journaliste*, *novice* ou même *imbécile* (un ou une enfant, un ou une spécialiste, un ou une journaliste, un ou une novice, un ou une imbécile). Enfin, on me pose la question une fois par semaine au moins : oui, on peut dire, au choix, un ou une après-midi.

Et puis il y a les trois mots les plus surprenants de tous – Julien en a oublié un : *amour*, *orgue*, mais aussi *délice*. Ce sont les trois seuls en français qui sont masculins au singulier (un amour, un délice, un orgue de Barbarie), et qui peuvent devenir féminins au pluriel : « Vos merveilleuses amours seront célébrées au son des grandes orgues de la cathédrale Notre-Dame dans des délices ébouriffantes. »

J'ai bien écrit «peuvent devenir féminins». Cette féminisation est aujourd'hui considérée comme relevant de la langue littéraire. Il se trouve que ces mots ont commencé leur carrière en français au féminin, ou en hésitant sur le genre à adopter, et ce genre a flotté, jusqu'au ^{xvii}^e ou au ^{xviii}^e siècle, flottement dont il nous reste cette trace... qui, comme vous le comprenez, est en voie de disparition. La langue de tous les jours préfère maintenant parler d'amours, de délices et d'orgues au masculin.



The background of the page features a light gray illustration of several sheets of paper pinned together with gray pushpins. The papers have horizontal lines, suggesting they are documents or notes. The title is presented in three stacked rectangular boxes with black borders, each containing a portion of the title in a bold, black, sans-serif font.

Subornation ou subordination de témoin ?

Voilà que Nicolas Sarkozy m'inspire ! Vous vous demandez peut-être si la politique est mon rayon, amis des mots, mais tout est mon rayon, du moment qu'on en parle. Si on en parle, on utilise des mots... Et si on utilise des mots, c'est du français. Et si c'est du français, ça m'intéresse.

Or, il y a des choses qui font sursauter une correctrice occupée à tremper distraitement sa tartine grillée dans le café au lait du matin. L'autre jour, je trempais, donc, une chaîne d'info en fond sonore, quand tout à coup j'en ai lâché ma tartine, le café a sploutché partout, plein de taches sur mon pyjama en pilou (pas d'accent circonflexe sur les taches de café, hein, petite révision d'il y a quelques pages) : la journaliste venait de parler de la mise en examen de l'ancien président Sarkozy pour « recel de subordination de témoin ».

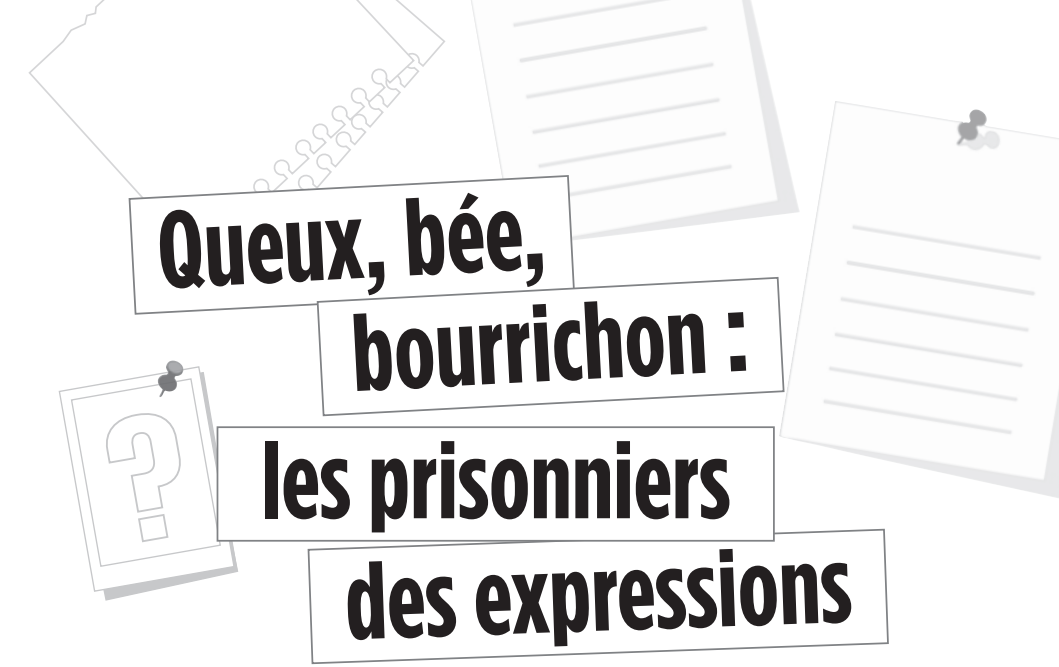
Alors, *subordination*, c'est un mot qui existe, et il est vrai que le vocabulaire juridique est complexe, mais la subordination de témoin, ça n'existe pas : on parle de *subornation* de témoin. *Subornation* et *subordination* sont ce que l'on appelle des « paronymes », des mots qui se ressemblent tellement qu'on les confond. Par curiosité, j'ai saisi « Sarkozy + subordination de témoin » sur Google, j'ai trouvé 1790 occurrences (quand même !), parmi lesquelles les pages de grands médias que je n'aurai pas la cruauté de dénoncer.

MOTS SUSPECTS

Quoi qu'il en soit, voilà qui démontre qu'une petite mise au point pourrait être utile à pas mal de monde. *Subornation* est un mot rare dans la langue contemporaine, où on ne le trouve plus, justement, que dans ce contexte juridique. La subornation de témoin, c'est, selon Le Petit Robert, le fait de «déterminer une personne à déposer en justice d'une façon contraire à la vérité»... en somme, c'est pousser un témoin à mentir.

La *subordination*, mot nettement plus utilisé, désigne le fait d'être soumis à quelque chose ou à quelqu'un. Les fameuses conjonctions de subordination (que, si, comme, quoique, quand, puisque, etc.), par exemple, «établissent une dépendance entre les éléments qu'elles unissent», comme le détaille encore Le Robert. Un patron dirige ses subordonnés. On pourrait même imaginer qu'un chef d'entreprise accusé de malversations tente de suborner ses subordonnés. Et s'ils refusaient, ils feraient preuve... d'insubordination !





Queux, bée,

bourrichon :

les prisonniers

des expressions

J'ai reçu un de ces livres qui font ma joie et celle des amis des mots. Il s'appelle *Ces mots qui n'existent pas... mais qu'on emploie quand même!*, c'est de Sylvie Brunet, aux éditions de l'Opportun. Le titre est un peu abusif. Il s'agit en fait de mots qui n'existent plus... sauf dans une expression, qui les a sauvés de la disparition. Les expressions, comme elles figent les mots ensemble, permettent de conserver des termes qui ont disparu partout ailleurs.

Tenez, puisque « Top Chef » est mon émission top-chouchoute, commençons par un synonyme de *chef cuisinier* qui engendre quantité de fautes dans les dictées... et pas mal de ricanements chez ceux qui, justement, ne savent pas l'écrire : le *maître queux*. Ce terme, qui désigne aujourd'hui un grand cuisinier, n'a rien de grivois ni de rigolo, puisqu'il s'écrit avec un **x**. Le mot fait son apparition au **xl^e** siècle, issu du latin *coquus* – du verbe *coquere*, qui signifie simplement « cuire ». Bref, le maître queux, c'est le maître cuiseur.

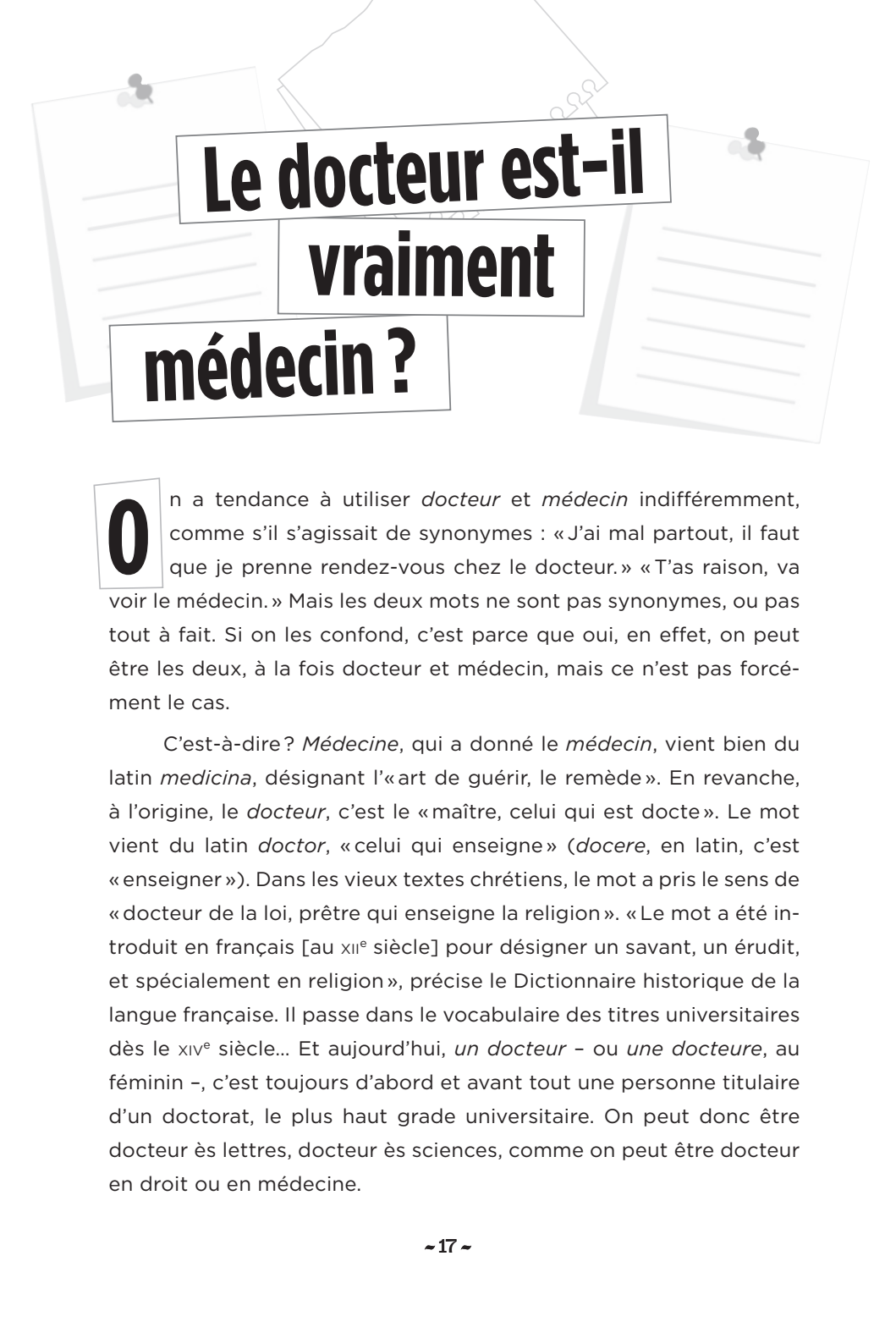
Voilà qui vous laisse bouche bée, n'est-ce pas, amis des mots ? Et ça tombe bien, car voilà un autre mot, *bée*, qui n'a survécu que dans

MOTS SUSPECTS

cette expression. «Être ou rester bouche bée», c'est «être frappé de stupeur», l'image étant celle d'une bouche ouverte d'admiration ou d'étonnement. Vous pouvez chercher *bée* dans un dictionnaire, vous ne le trouverez pas seul : le mot ne veut plus rien dire, sauf associé au mot *bouche*. La bouche bée est une bouche béante. En fait, ces deux mots étaient issus d'un verbe devenu fort rare : *béer*, qui veut dire «être grand ouvert».

Il y a quantité d'autres termes qui, ainsi, n'existent plus que dans une expression. Prenez «d'ores et déjà» : tout le monde sait que ça signifie «dès maintenant, dorénavant». Mais avez-vous déjà vu le mot *ores* en dehors de cette locution ? Non ! Alors, kézako ? Eh bien, cet *ores* est une variante de la toute bête conjonction *or*, celle de notre douce liste de l'école primaire «mais ou et donc or ni car» : «Je voulais me faire un café ; or, la machine est cassée.» *Or* vient du latin *hac hora*, signifiant «à cette heure», détaille Sylvie Brunet, qui précise que l'ancien français connaissait également, en plus de «d'ores et déjà», la locution «d'ores en avant», en trois mots, devenue... *dorénavant* en un seul.

On pourrait aussi parler du rigolo *bourrichon*, qui subsiste lui aussi dans une expression unique : «se monter le bourrichon». Que se monte-t-on, quand on se monte le bourrichon ? On se monte la tête, tout simplement. On se fait des illusions. Un *bourrichon*, à l'origine, c'est une petite bourriche, un panier à huîtres par exemple. *Bourrichon* a pris en argot le sens de «tête», explique le Dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey : «Par une métaphore ironique commune à d'autres noms de récipients, comme la cafetière, la carafe, la tirelire, la fiole...» Ce sens s'est perdu... sauf dans l'expression «se monter le bourrichon».



Le docteur est-il vraiment médecin ?

On a tendance à utiliser *docteur* et *médecin* indifféremment, comme s'il s'agissait de synonymes : « J'ai mal partout, il faut que je prenne rendez-vous chez le docteur. » « T'as raison, va voir le médecin. » Mais les deux mots ne sont pas synonymes, ou pas tout à fait. Si on les confond, c'est parce que oui, en effet, on peut être les deux, à la fois docteur et médecin, mais ce n'est pas forcément le cas.

C'est-à-dire ? *Médecine*, qui a donné le *médecin*, vient bien du latin *medicina*, désignant l'« art de guérir, le remède ». En revanche, à l'origine, le *docteur*, c'est le « maître, celui qui est docte ». Le mot vient du latin *doctor*, « celui qui enseigne » (*docere*, en latin, c'est « enseigner »). Dans les vieux textes chrétiens, le mot a pris le sens de « docteur de la loi, prêtre qui enseigne la religion ». « Le mot a été introduit en français [au ^{xii}^e siècle] pour désigner un savant, un érudit, et spécialement en religion », précise le Dictionnaire historique de la langue française. Il passe dans le vocabulaire des titres universitaires dès le ^{xiv}^e siècle... Et aujourd'hui, *un docteur* – ou *une docteure*, au féminin –, c'est toujours d'abord et avant tout une personne titulaire d'un doctorat, le plus haut grade universitaire. On peut donc être docteur ès lettres, docteur ès sciences, comme on peut être docteur en droit ou en médecine.

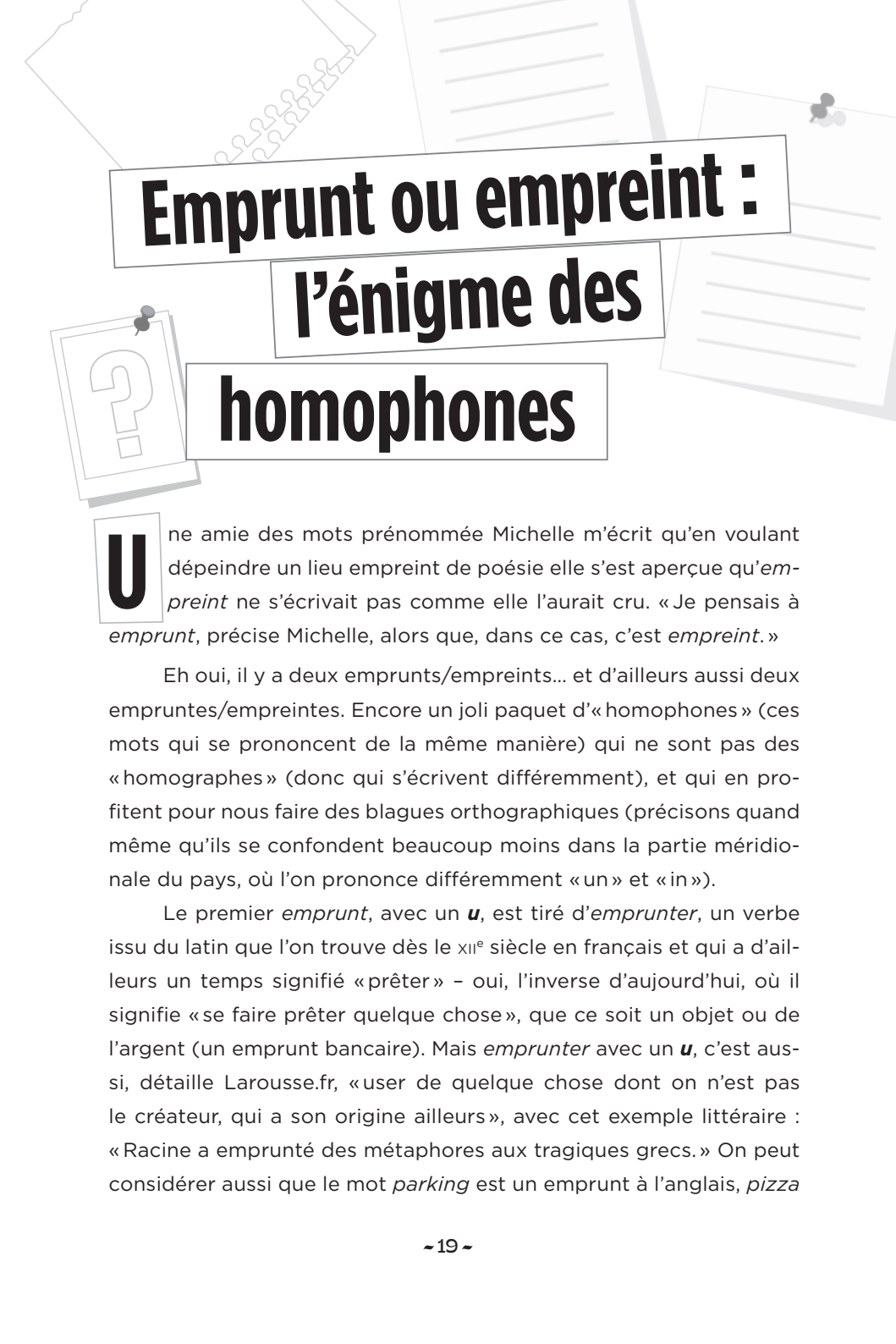
MOTS SUSPECTS

Petite curiosité : pourquoi dis-je «ès sciences» mais «en médecine»? Eh bien, parce que cette préposition, *ès*, signifie «en les» : docteur «en les» sciences, «en les» lettres. Bref, c'est un pluriel, et on ne peut l'employer qu'avant un pluriel. Une question que Charles Baudelaire, au passage, aurait dû se poser au moment où il a dédié son recueil *Les Fleurs du mal* à Théophile Gautier, en le qualifiant de «parfait magicien *ès* langue française». Voilà une erreur qui a la gentillesse et le bon goût de permettre de relativiser bien des nôtres. Ouf, Baudelaire a fait rectifier la chose dans l'édition suivante en qualifiant Gautier de «parfait magicien *ès* lettres françaises» (les «lettres françaises», à la différence de la «langue française» ayant l'avantage d'être au pluriel)...

Mais revenons à nos médecins. En France, un médecin est, en principe, titulaire d'un doctorat en médecine; ce qui fait que tous les médecins sont docteurs (à quelques exceptions près, mais ne chipotons pas). En revanche, l'inverse n'est pas vrai.

Ce qui contribue à nous embrouiller encore entre *docteur* et *médecin*, c'est qu'on a coutume d'utiliser, dans le langage courant, ou même dans les courriers, le titre de *docteur* pour les docteurs en médecine, mais jamais pour les autres spécialités. Vous prenez rendez-vous avec le docteur Tartempion, un médecin spécialiste des genoux ou des arpions, mais votre avocat, par exemple, a beau être docteur en droit... personne, jamais, ne l'appelle *docteur*!

C'est la raison pour laquelle Le Petit Larousse comme Le Petit Robert donnent tout de même cet autre sens pour *docteur* : «personne qui exerce la médecine ou la chirurgie», même si cet usage reste considéré comme plus familier, moins précis... À votre santé, amis des mots!



Emprunt ou empreint :

l'énigme des

homophones



Une amie des mots prénommée Michelle m'écrit qu'en voulant dépeindre un lieu empreint de poésie elle s'est aperçue qu'*em-preint* ne s'écrivait pas comme elle l'aurait cru. « Je pensais à *emprunt*, précise Michelle, alors que, dans ce cas, c'est *empreint*. »

Eh oui, il y a deux emprunts/empreints... et d'ailleurs aussi deux empruntes/empreintes. Encore un joli paquet d'« homophones » (ces mots qui se prononcent de la même manière) qui ne sont pas des « homographes » (donc qui s'écrivent différemment), et qui en profitent pour nous faire des blagues orthographiques (précisons quand même qu'ils se confondent beaucoup moins dans la partie méridionale du pays, où l'on prononce différemment « un » et « in »).

Le premier *emprunt*, avec un **u**, est tiré d'*emprunter*, un verbe issu du latin que l'on trouve dès le ^{xii}^e siècle en français et qui a d'ailleurs un temps signifié « prêter » – oui, l'inverse d'aujourd'hui, où il signifie « se faire prêter quelque chose », que ce soit un objet ou de l'argent (un emprunt bancaire). Mais *emprunter* avec un **u**, c'est aussi, détaille Larousse.fr, « user de quelque chose dont on n'est pas le créateur, qui a son origine ailleurs », avec cet exemple littéraire : « Racine a emprunté des métaphores aux tragiques grecs. » On peut considérer aussi que le mot *parking* est un emprunt à l'anglais, *pizza*

ALERTE ENLÈVEMENT : MAIS OÙ SONT PASSÉS LES S ?

*Prêt à résoudre l'énigme ?
Ouvrez l'œil... et le dictionnaire !*

Attention, drame orthographique ! Des « S » s'évaporent mystérieusement de nos missives, tandis que d'autres lettres s'invitent là où personne ne les attend. De sournois accents circonflexes jouent les infiltrés, et des mots suspects usurpent l'identité de leurs voisins. Qui orchestre ces complots linguistiques ?

Muriel Gilbert, correctrice d'élite, mène l'enquête !

Dans cette exploration réjouissante, elle passe au crible nos tics de langage les plus coriaces, décrypte les expressions farfelues, s'attaque à nos erreurs de prononciation, déjoue les pièges du participe passé, et remonte la piste étymologique des mots voyageurs. Le guide de survie idéal pour briller en société sans jamais perdre son français !

*Embarquez pour un nouvel opus
des chroniques « Un bonbon sur la langue ».*

Muriel Gilbert est correctrice au journal *Le Monde* et chroniqueuse sur RTL depuis près de dix ans. Elle est autrice d'une quinzaine d'ouvrages.

ISBN : 978-2-311-15235-7

Prix : 19,90 €



Vuibert



Conception graphique : Anne Mayéras
Illustration : aleutie/AdobeStock